Azucena Adelina FRABOSCHI, *Cronica de la Universidad de Paris y de una huelga y sus motivos (1200-1231)*, Instituto de estudios grecolatinos « Prof. F. Novoa » : Buenos Aires, 1991, 144 pages.

En mars 1229 le privilège qui depuis 1200 soustrayait les universitaires aux autorités du royaume fut violé; ils décrétèrent une grève de six ans. Intervinrent dans des sens divers le chancelier, l'évêque de Paris, la régente Blanche de Castille, enfin, désavouant ces deux derniers, le pape Grégoire IX. Les cours reprirent en 1231; nombre d'étudiants qui avaient quitté Paris pour Orléans, Oxford, Toulouse, Angers, revinrent au bercail. M^lle^ FRABOSCHI, après avoir décrit de façon précise, claire et très vivante l'organisation et la vie de l'université (elle cite souvent le *Chartularium* de Denifle-Châtelain en traduction espagnole), raconte ces événements de façon tout aussi attachante. Après quelques pages sur la prédication universitaire viennent, accompagnés de leur traduction, six sermons prononcés en ces deux années de grève (édités par M. M. DAVY avec trente-huit autres); chacun est précédé d'une notice; il y a Guillaume d'Auvergne, évêque de Paris, hostile aux clercs, le chancelier Philippe qui parle devant les étudiants réfugiés à Orléans, maître Guiard de Laon qui célèbre François d'Assise canonisé en 1228, Jean de Saint-Gilles, ancien médecin de Philippe-Auguste devenu titulaire de la deuxième chaire de théologie détenue à Paris par des Dominicains, enfin un Franciscain qui fait l'éloge de sainte Agnès. Tous ces sermons (ce sont des notes prises par un « amanuensis ») partent d'une citation biblique, le *thema* (bientôt suivie d'une deuxième, le *prothema*), dont les différents membres sont commentés en autant de parties à l'aide d'autres citations qu'une exégèse appropriée permet d'appliquer aux réalités contemporaines. Autant qu'on puisse en juger la traduction est généralement très fidèle. Ce qu'on déplore grandement c'est l'absence quasi complète d'annotations critiques ou explicatives; les citations d'Augustin (sauf une), de Boèce, Bède, Bernard, celles d'Aristote restent sans référence; les sous-titres dans la traduction correspondent parfois fort mal à ceux du texte (p. 94, 98-100, 118...). P. 74 « haereticum... de vita » vient de *Tit.*, 3, 10 et devrait être écrit « deuita » [1]; c'est en quelque sorte une glose de « haereticos » incorporée au texte, non une allusion à Valdès (p. 69). Un mot comme « forifraus » p. 74 exigerait un commentaire, de même « lecatores » p. 76. P. 82, avant-dernière ligne du *prothema*, il faudrait remplacer « apes » par « apis », à moins d'y voir un singulier. P. 74 dans « Exterminati vel molles modo dominantur in ecclesia » il semble que « modo » signifie « maintenant » (cf. p. 122, diuisio, 1, l. 4) et « extenuati » ne serait-il pas plus satisfaisant? En tout cas merci à M^lle^ FRABOSCHI.

Jacques CHOMARAT.

Latin de la Renaissance à nos jours.

ÉRASME, *Colloques*, Traduction et présentation d'Étienne WOLFF, publié avec le concours du C. N. R. S., éditions de l'Imprimerie Nationale, 1992, deux volumes de 456 et 436 pages avec frontispice.

Un lettré nourri de Térence, des *Sermones* et des *Epistulae* d'Horace, des *Dialogues* de Platon et de Lucien veut dans une charitable intention pédagogique faire comprendre à des adolescents ce qu'est la vraie piété chrétienne en contraste avec ce ramas de cérémonies, de jeûnes, de culte des reliques, de pèlerinages, de moineries, de règlements tout humains qui se sont peu à peu substitués à l'enseigne-

1. *L'Éloge de la Folie* se moque d'un théologien qui fait cette erreur.

ment du Christ, à l'amour de Dieu et du prochain, à la préparation de la vie éternelle : ce sont les *Colloques*, l'œuvre la plus importante d'Érasme avec ses *Paraphrases* du Nouveau Testament, presque ignorées, et l'*Éloge de la Folie*, plus souvent jugé que lu et plus lu que compris. Cette nouvelle traduction, fruit d'un travail considérable, fera oublier les précédentes (DEVELAY, JARL-PRIEL) par sa précision et son exactitude; elle est complète, se lit avec aisance et plaisir. Bien sûr il existe un petit nombre de passages dont l'interprétation pourrait donner lieu à discussion, mais les relever donnerait une idée fausse du livre où abondent les réussites. On préfère examiner certains principes adoptés par le traducteur qui s'en explique dans sa *Présentation* par ailleurs très bien informée. D'abord, contrairement aux bonnes règles universitaires, il choisit d'éviter les répétitions de mots là même où le latin y invite, car elles passent beaucoup moins bien en français; cela est vrai et le principe est juste, mais il ne faudrait pas en faire une application mécanique; par exemple dans un passage célèbre du *Banquet religieux* l'un des personnages dit qu'il rencontre souvent chez les auteurs païens, même les poètes, des passages écrits « tam caste, tam sancte, tam diuinitus » qu'il ne peut pas ne pas les considérer comme inspirés surnaturellement : « des développements d'un caractère si pur, si auguste et si divin »; cette traduction de « sancte » par « auguste » s'explique par la présence quelques lignes plus loin de « sanctorum » qu'il faut bien rendre par « les saints »; mais « auguste » affadit la pensée et son paradoxe : chez des païens on lit des textes d'une sainteté chrétienne; il y a plus de sainteté chez Socrate ou Caton (celui du *De Senectute*) que chez la plupart des chrétiens [1]. Ou bien : « Emoriar citius quam virginitatis propositum deseram » dit une jeune candidate à la vie monastique; son ami lui répond : « Res est egregia virginitas, si pura sit. » [2]; traduire le même mot par « virginité » la première fois, par « chasteté » la deuxième est malencontreux, car ce que dit le texte et qu'on retrouve ailleurs chez Érasme, c'est qu'il y a des virginités impures et inversement des mariages chastes. Une deuxième observation : le traducteur substitue parfois à l'expression originale, quand il s'agit d'un adage, un équivalent plus familier au lecteur moderne; il ne dit pas « pauvre comme Irus », mais « pauvre comme Job », ni « vieux comme Nestor », mais « comme Mathusalem » [3]; c'est là fausser le climat, si l'on peut dire, d'Érasme qui préfère emprunter à Homère plutôt qu'à la Bible quand il s'agit de style. La raison que donne E. WOLFF est que ces références païennes sont aujourd'hui oubliées; argument dangereux car il pourrait s'étendre et se généraliser, rendre vain tout effort pour familiariser le lecteur avec ce qu'il ne connaît pas! Il y faudrait des notes, or l'éditeur a voulu les limiter le plus possible; dans une seule réplique un personnage met bout à bout des citations bibliques tirées des *Proverbes* et de l'*Ecclésiaste*; la traduction les met entre guillemets, mais ne donne aucune référence, non plus que pour une formule de Livius Andronicus citée par Cicéron qui figure au début de la même réplique [4]; ce serait du pédantisme? mais lire Érasme, lire un auteur antique traduit, lire un humaniste, c'est aussi du pédantisme; si on n'a pas le courage de se reporter à des notes d'une science bien modeste, aura-t-on celui de lire des auteurs apparemment si éloignés de nous? Ce parti pris de l'éditeur nuit un peu à Érasme et à son lecteur, mais il n'empêche pas d'admirer le travail et la réussite du traducteur.

Jacques CHOMARAT.

1. Texte latin : édition d'Amsterdam (*ASD*), 1-3, 251, 617; WOLFF, t. I, 169.
2. *ASD* 1-3, 292, 114-115; WOLFF, t. I, 221.
3. Mathusalem évince Nestor : *ASD* 730, 354; WOLFF, t. II, 389.
4. *ASD* 727, 264 sq.; WOLFF, t. II, 385.

Juan Gines de SEPULVEDA, *Antiapologia en defensa de Alberto Pio frente à Erasmo* : Traducción, introducción y notas de Julian Solana PUJALTE, Servicio de publicaciones de la Universidad de Córdoba, Serie : Clásicos de la Literatura Universal, n° 2 : Córdoba, 1991, 200 pages, Prologo d'Angel LOSADA.

Érasme n'a cessé d'être critiqué, accusé, calomnié; mais si ses actuels détracteurs ne mettent en péril que leur propre réputation, au XVI[e] siècle être traité de complice ou d'avant-coureur de Luther pouvait vous conduire au bûcher [1]. Érasme doit donc faire front et se justifier par maintes apologies; l'un de ses adversaires, Alberto Pio, prince de Carpi (*c.* 1475-1531), publia contre lui une première brochure à laquelle Érasme répondit en quelque sorte par retour du courrier (1529), puis vingt-trois livres de critiques qui entraînèrent une *Apologia adversus querimonias, etc.*, publiée après la mort de Pio en 1531. C'est alors qu'entre en scène Sepulveda, dominicain espagnol (1490-1573), installé en Italie (1515-1536) où il fut l'un des familiers de Pio; il entend défendre la mémoire de son bienfaiteur par cette *Antapologia* (titre latin) de 1532, dont M. PUJALTE publie la première traduction. Sepulveda n'est jamais agressif envers Érasme, ses critiques sont formulées sur un ton ferme, mais nuancées et respectueuses, il ne met pas en doute ses bonnes intentions; le parallèle qu'il trace entre Érasme et Luther marque bien les différences et la frontière; il invite l'écrivain à suivre l'exemple de saint Augustin dans ses *Rétractations* (et non pas ses *Confessions*, p. 165). C'est dans les pages consacrées à la *Moria* qu'on comprend le mieux pourquoi tant de haines contre Érasme : il a mêlé le rire aux choses de la religion! C'est une tradition depuis les Pères de l'Église de voir dans le rire un acte à la limite du péché, LE GOFF l'a rappelé récemment, et Baudelaire s'en faisait l'écho : « Le sage ne rit qu'en tremblant. » Érasme ayant dit pour se justifier que le Christ se plaisait dans la compagnie de ces *stulti* par excellence que sont les bouffons (*moriones*) et les enfants, Sepulveda pourtant dépourvu de haine proteste : « Statimne sine magna culpa dictum putabimus Christum morionibus fuisse delectatum? » Une grave faute certes!

Cette traduction est presque partout fidèle et précise. Voici cependant quelques vétilles : p. 69 *scelere et impietate*, « impiedad e ingratitud »; p. 73 *surdam aspidem* « serpiente astuta »; 80 *ucq* est l'abréviation de *ubicumque* et ne peut signifier « sin duda »; 81 *indoctae tarditatis conscii* « complicidad con su propia ignorancia » (conscient de sa lenteur d'esprit et de son ignorance); 82 *qui silentio causam optimam proditurus uidebatur* « podía dar la impresión de que estaba dispuesto a aprovechar una excelente oportunidad para guardar silencio » ou plutôt « il semblait qu'il trahirait par son silence la meilleure des causes »? 84 *Scoti enigmata* non pas « los *Enigmas* de Escoto », mais « los enigmas de E. », Duns Scot étant souvent obscur et inintelligible; 116 dernière ligne omission de *religioni Christianae*; 132 Lucien « profundamento ateo »; le latin est plus complexe : *a cultu deorum, quos nullos esse putabat (si quis unquam) alienus*; 152 *alio... ordine* « dans un ordre différent » plutôt que « en otro lugar diferente »; 153 *strenue* non pas « difícilmente », mais « vivement », « énergiquement » ou, comme p. 162, « activa »; 157 *non... sed...* est un peu faussé par « Más que... »; 164 Sepulveda a écrit bizarrement *plerisque omnibus theologis* (un *vel* a dû disparaître entre *plerisque* et *omnibus*), c'est plus en tout cas que « la mayoría »; 165 *veritati non satis prius animaduersae* « la verdad, a la que poco antes combatía » (la vérité à laquelle il n'avait pas assez prêté attention auparavant); 166 omission de *nisi me sententia*

1. *Louis de Berquin (c.* 1490-1529) pour avoir traduit en français des œuvres de Luther et d'Érasme fut brûlé en 1529 à Paris.

fallit; 167 *crabrones* est trahi par « hombres coléricos »; l'image platonicienne des frelons, souvent utilisée au XVI[e] siècle, désigne des personnages agressifs, dangereux, qui vivent sans travailler, en pillant le fruit du travail d'autrui : des moines mendiants! On a relevé ces inadvertances mineures parce que cette édition ne reproduit pas le texte latin rarissime [2]; c'est une occasion perdue. Enfin tout le travail est centré sur Sepulveda et c'est un peu au détriment d'Érasme; son *Apologia* n'est pas analysée; les citations de ses œuvres que fait l'*Antapologia* restent sans référence précise; p. 152 la *Methodus* dont il est question n'est pas l'opuscule de 1516, mais la *Ratio seu Methodus* de 1519 (Holborn 239, 23-24); la « lettre à l'évêque de Bâle » (p. 154) est le *De Esu carnium* de 1522 (*LB*, IX, 1197-1214). Pour ces raisons le beau travail de M. PUJALTE rendra peut-être moins de services qu'il n'aurait pu; on ne lui saura pas moins gré très vivement d'avoir contribué à mieux faire connaître la vraie personnalité de Sepulveda qui reste un peu trop pour l'opinion l'adversaire de Bartolomeo de las Cases dans la *Controverse de Valladolid* (1550) dont on a récemment tiré un film de télévision excellent.

Jacques CHOMARAT.

S. BAMFORTH, G. BEDOUELLE, J. CHOMARAT, C. DEMAIZIÈRE, G. DEMERSON, M. DUCOS, J. DUPEBE, M.-M. DE LA GARANDERIE, P. LARDET, P. LAURENS, Cl. LONGEON, P. MAGNARD, M. MAGNIEN, J.-C. MARGOLIN, A. MICHEL, *Prosateurs latins en France au XVI[e] siècle*, Presses de l'Université de Paris Sorbonne : Paris, 1987, un volume 18 cm × 24 cm de 755 pages.

Sur une idée de P. LAURENS, et grâce au concours de Claudie BALAVOINE et J. CHOMARAT, ce gros et beau livre, d'une présentation claire et aérée, répond parfaitement à l'ambition de révéler aux honnêtes gens et aux étudiants des prosateurs latins qui ont été en France au XVI[e] siècle les Phares de l'Humanisme. Une matière aussi riche, et par nature d'esprit « encyclopédique », est ordonnée en douze chapitres équilibrés : cinq « héros des lettres », — Lefèvre d'Étaples (I), Bovelles (II), G. Budé (III), E. Dolet (IV) et J. Scaliger (V) sont suivis de trois groupements thématiques, Grammairiens (VI), Historiens (VII), Philologues (VIII); puis à Muret (IX) et Ramus (X) succèdent Médecins (XI) et Juristes (XII).

Par son titre *Du Pseudo-Denys l'Aréopagite à Descartes en passant par Guillaume Budé*, Alain MICHEL dans une magistrale préface évoque dans leur complexité « la tradition latine et les constantes culturelles de l'Humanisme français ». Cet Humanisme géographiquement ouvert au nord et au midi assure aussi le passage entre la mémoire de l'esprit médiéval et les innovations modernes. Partant alors selon l'esprit du XVI[e] siècle de l'opposition entre *verba* et *res* A. MICHEL expose d'abord la richesse créatrice du latin comme langue vivante, où la rhétorique fondée sur la philologie fait déboucher sur l'esthétique et la mystique. Dans son recours à la Bible Lefèvre emprunte à Aristote sa méthode. Grâce aux grands discours cicéroniens G. Budé fonde la culture sur l'amour des lettres, et par la philologie établit un « passage » de l'hellénisme à la philosophie chrétienne. Dolet vise à un idéal de perfection régi par la beauté, et obtenu grâce à une imitation héroïque. Pompe et grâce chez Muret; abondance, rigueur et subtilité, avec J. Scaliger; dialectique, avec Ramus, le latin s'adapte à tous les genres, se prête à tous les accents, autorise enrichissement et dépassement.

La France et sa raison ardente, tel est le second temps où A. MICHEL retrace la montée de l'Humanisme selon quatre grands moments représentés par Bovelles, G. Budé, J. Scaliger et Ramus. Synthèse des courants méridionaux et nordiques,

2. On a utilisé un exemplaire de l'édition de Rome conservé à la Réserve de la Bibl. nat.

du néoplatonisme de Ficin et de la tradition médiévale chez le premier, l'Humanisme avec G. Budé se fait juridique et se dégage des épines théologiques. Unissant *intellectus* et *animus* contre l'aristotélisme padouan, J. Scaliger met en lumière l'individu responsable, souligne le primat du jugement, et, préclassique, célèbre le culte de Virgile. Enfin Ramus élisant le probabilisme cicéronien privilégie définitivement la dialectique sur la rhétorique et prépare la méthode cartésienne.

Le latin a permis ainsi d'unir *scientia* et *sapientia*, une sagesse conjoignant le rire aux larmes, la ferveur et l'esprit de tolérance, car ces humanistes avaient « assez d'amour pour embrasser ensemble la modernité et les divers passés ».

G. BÉDOUELLE en 64 pages donne avec une riche présentation huit textes de Lefèvre d'Étaples (I) tirés de préfaces montrant l'éditeur d'Aristote, celui des Pères et mystiques médiévaux, enfin le traducteur des Psaumes et du Nouveau Testament.

P. MAGNARD et J.-Cl. MARGOLIN présentent plus largement encore Charles de Bovelles (II) d'après neuf textes d'un vif intérêt théologique, et où l'on note à part une lettre retraçant le « portrait d'un solitaire et d'un ascète ».

En 57 pages, M.-M. de la GARANDERIE expose en douze facettes les traits complexes de G. Budé (III), humaniste passionné, érudit, styliste, imposant « encyclopédie » et « philologie », mais épris d'un latin vivant, ouvrant au « festin de la sagesse » et s'épanouissant en mystique.

Le regretté Claude LONGEON et J. CHOMARAT donnent plus rapidement en 38 pages un Dolet (IV) en cinq extraits tirés des Discours contre Toulouse, du traité *De Imitatione Ciceroniana*, d'une lettre à G. Budé, et d'une épître-préface au *Cato Christianus*.

J. Scaliger (V) est présenté par M. MAGNIEN et P. LARDET d'après six extraits délivrant son autoportrait, sa conception de la traduction, la mise en scène de devis humanistes en introduction au *De Plantis* d'Aristote, et surtout l'âpre polémiste contre Cardan, et dans la *Poétique* le chantre de Virgile.

Colette DEMAIZIÈRE traite naturellement des grammairiens (VI), Du Bois, J. Pillot, J. Garnier, A. Cauchie, qui élaborant pour les étrangers une *Grammatica Gallica* se soucient progressivement de la syntaxe, et de l'ordre des mots.

Geneviève DEMERSON en 72 pages dégage en dix textes trois aspects des Historiens (VII). F. Baudouin prêche pour l'histoire universelle. Après la méthodologie, l'histoire « intellectuelle », représentée par Turnèbe et Dorat; « religieuse », par Calvin, Bèze, et encore Baudouin, « politique » enfin, avec Jean Du Bellay, et Loys Le Roy. Et « la rédaction historique », dont deux exemples sont pris à A. du Ferron et P. de Paschal.

J. CHOMARAT traite plus rapidement des Philologues (VIII), D. Lambin, A. Turnèbe, et L. Le Roy, en huit extraits, de genres divers : récit de voyage, préfaces et dédicaces; « cahiers » (*adversaria*) de Turnèbe; vie de G. Budé, et comparaison de son style et de celui d'Érasme, par Le Roy.

Muret est plus largement traité par P. LAURENS (IX), qui recourt à trois *Discours*, et à quatre extraits des « Mélanges critiques » (*variae lectiones*) où cet ami de la Pléïade entend conjoindre « éloquence et philosophie »; plaide pour l'histoire de Tacite, — un engouement dont Lipse lui disputera la paternité —; marque enfin l'érudition au sceau du goût.

P. LAURENS et P. MAGNARD donnent trois longs extraits de Ramus (X), exposant sa méthode critique à propos des « tropes »; le rôle — capital en théologie — de la métaphore; enfin une interprétation d'Aristote fondant un art de la dialectique conjuguant invention et jugement.

Stephen BAMFORTH et J. DUPÈBE consacrent près de cent pages à la « médecine humaniste, et les traductions des médecins grecs », — la traduction de Paul

d'Égine par Guillaume Cop; aux « polémiques » des médecins contre les empiriques, — Andres Laguna; à la polémique de Sylvius contre Vesale, avec notamment la « Mise en François par Ian Guillaumin Champenois » en 1555 de l'*Introduction sur l'Anatomique Partie de la Phisiologie d'Hippocras & Galien.* Enfin la « Physiologie », représentée par Michel Servet; et la « Pathologie », par Jean Fernel, conservent à la médecine un couronnement métaphysique.

Le dernier chapitre est réservé aux Juristes (XII). Michèle DUCOS après une riche introduction donne en quinze extraits un panorama du Droit dans son évolution de Budé à F. Connan en passant par Alciat, Le Douaren, Charles Du Moulin, F. Baudouin, et G. de Coras. Ces juristes humanistes sont en même temps des philologues, des historiens, des philosophes, et réussissent à élever leur discipline au rang d'un « art », et peut-être d'une « science » (G. de Coras).

Ainsi se referme le *circulus disciplinarum*, l'*orbicularis disciplina* dont rêvait G. Budé en proposant la création du Collège Trilingue.

Dans une tâche d'une telle ampleur on a mauvaise grâce à reconnaître des taches et erreurs typographiques, affectant d'ailleurs bien plus le français des présentations et traductions que le latin. Mais il faut relever des erreurs de date : les *Variae Lectiones* de Lipse sont de 1567-1569, son *Discours sur Tacite* à Iéna est de 1572, son premier *Tacite* de 1574, c'est-à-dire antérieur au Discours de Muret (p. 499). Certains membres de phrases ont sauté : *omnes* homines, p. 77; *alteri impudentissimi*, p. 472. L'expression *in tantum, ut*, bien connue du *Thesaurus* de Robert Estienne, 1532, ne postule pas de génitif (p. 593). Une citation de Turnèbe, qui se retrouve chez Lambin et la *Vie de Ramus* provient du *De Legibus*, II, 16 (p. 473). Des traductions paraissent faibles : *heroïbus*, p. 225; « équité » traduisant aussi bien *aequum et bonum*, qu'*aequum*, ou *bonum* (p. 682, 686). Le *Thesaurus* de 1532 inviterait à traduire *ardua loqui* non par « énigmatiques », mais d'après *ardentia et animosa* (p. 660).

Qu'on pardonne à un pratiquant de l'Humanisme érudit de trouver trop chiche la part faite à Turnèbe, que ses contemporains et Montaigne jugeaient le plus grand. En tout cas un *Index* des Matières aurait sans doute aidé davantage à comprendre l'originalité de l'Humanisme français, qui progressivement renonce à la rhétorique italienne, aux disputes théologiques allemandes, au militantisme espagnol, pour définir, en accord avec les Pays-Bas et la Hollande, une Méthode, une Politique, une Critique, qui sans nier un couronnement religieux inaugurent une démarche laïcisée.

Ce que montrera sans doute le second volume, et comme on doit l'espérer, suivra un même effort en faveur des poètes, car tous trouvent dans la poésie le meilleur de leur personnalité. En tout cas nous ne remercierons jamais assez nos chercheurs d'avoir magnifiquement illustré cette vérité toujours neuve que l'Humanisme « trilingue » est le fondement de notre culture.

Jean JEHASSE.

Mélanges et recueils divers.

Latin poetry and the classical tradition, Essays in medieval and Renaissance literature, edited by Peter GODMAN and Oswyn MURRAY, Oxford-Warburg studies (General Editors : Denys HAY, J. B. TRAPP) : Clarendon Press-Oxford, 1990, XII-244 pages.

Voici onze exposés qui ont eu lieu en décembre 1988 au Warburg Institute. O. MURRAY (Oxford) trace l'histoire de la comparaison du roi avec un berger, comparaison que les cultures anciennes du Moyen-Orient appliquent aussi aux dieux;